

auxquelles répugnait mon caractère de jeune paysan déraciné, têtue, orgueilleux et solitaire. Rimbaud fréquentait alors assidûment, par snobisme — le mot n'était pas inventé — bien plus que par une attirance vicieuse un caboulot de la rue Saint-Jacques drôlement appelé : *L'Académie d'absinthe*. La verte y coûtait trois sous et ce prix modique amenait une clientèle nombreuse des types les plus variés. Pour trois sous, et s'il « renouvelait » pour dix ou neuf sous, le pauvre gosse prenait là des apéritifs qui, par dérision, demeuraient ses repas et qui, en plus, lui versaient l'oubli et la surexcitation. Je le rencontrai plusieurs fois comme il en sortait. Dans son large regard tremblait un peu de gêne et d'hésitation, mais toujours y luisait cette douce moquerie qui pouvait faire penser qu'il ne prenait guère au sérieux, ni lui-même, en ces heures de trouble, ni les autres ..

Puis, j'appris qu'il venait de partir pour la Belgique, ensuite qu'il était en Angleterre. Il courait à ses aventures. Je demurai dans ma misère. Et je ne l'ai plus jamais revu.

Bien des années après, il écrivait à Paul Bourde, du *Temps*, une lettre affectueuse où il lui demandait de mes nouvelles. Il s'intéressait à mes travaux et à ma réputation. Cette lettre a été perdue après la mort de Bourde. Je le regrette. Rimbaud y donnait des détails sur son genre de vie. Il dirigeait alors un comptoir en Afrique aux confins du désert et faisait du commerce avec les caravanes. La poésie était loin ! Il n'en parlait pas. Se souvenait-il même qu'il avait été poète ? Je crois bien qu'il n'en avait cure !

Tel est, Monsieur, le simple et bien léger récit qui résume mes relations avec Rimbaud. Faites-en ce que vous voulez.

Un mot, avant de terminer.

Quel que soit le sort de ces pages, je tiens à vous remercier de me les avoir demandées et voici pourquoi :

Je me souviens d'un article écrit sur Arthur Rimbaud